

Jacques Jouet

Un dernier mensonge

**JACQUES
JOUET**

P.O.L

Un dernier mensonge

Jacques Jouet

Un dernier mensonge

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2013
ISBN : 978-2-8180-1740-1
www.pol-editeur.com

I

« Je ne sais pas ce qui m'a pris de dire à Bernardine que son livre, justement, je venais de me le procurer. »

Est-ce que ce n'est pas là un commencement suffisamment prometteur? Je me pose la question au moment de reprendre cette histoire de mensonge dont un premier état accuse plus de quinze ans d'âge. Ce seul effet de reprise explique la mise entre guillemets de la phrase initiale. C'est un incipit et c'est une citation.

Mon dernier mensonge, la chose parut en 1994 à Saint-Quentin, qu'on commen-

çait à dire « en-Picardie » pour distinguer la cité des modèles rieurs en poudre colorée fixés par Quentin Delatour – poudrés d’art et de cosmétiques – du Saint-Quentin qui est en-Yvelines. Elle était en feuille format presse quotidienne, avec dessin l’illustrant, de la X^e édition du Festival de la Nouvelle que Martine Grelle avait fondé de toutes pièces comme de main de maître et qui eut pour effet de conforter toute une génération d’auteurs sur la voie du court.

Je rappelle ces faits au moment où je vais probablement rallonger ma « nouvelle » d’alors, et par conséquent trahir l’esprit de cette façon, qui n’est pas réellement un art à part entière (c’est du moins ma conviction du moment). Revenir sur le métier dans le sens d’un gonflement n’est pas pour moi une nouveauté puisque je procède le plus souvent comme ça quand j’écris des romans. Il n’y aura là, en outre, aucune espèce

de trahison pour la raison que rien n'est achevé même lorsque ça en a l'apparence, que rien n'est jamais inachevable non plus, sauf les ruines bâties comme telles de toutes pièces, toutes neuves donc, dans les jardins d'inspiration rousseauiste qu'affectionnait le XVIII^e siècle finissant (une ruine toute neuve est comme « un enfant décrépît », disait, réprobateur, M. Gui de Chabanon). Il y a, en revanche, des œuvres inachevées qui ne s'étaient pas expressément voulues telles – le XX^e siècle, comme on sait, en est rempli. Pas vrai, Messieurs Musil, Kafka, Proust? Je ne comprendrai jamais pourquoi on ne vous en tiendra que si peu rigueur. Et il n'est encore que le déclic, celui qui me pousse à remettre sur le chantier cette histoire – la lecture, et depuis relecture, du *Menteur* de Henry James –, qui corrobore cette proposition quant à l'impropriété du critère de longueur pour l'art du roman,

opinion d'ailleurs plus à usage personnel que proposition véritablement théorique. La short story de James est plus grosse dix fois que *Mon dernier mensonge*, ce qui ne pourrait justifier à soi seul le nom de roman mais constitue un appel d'air pour mon humble nouvelle, appel d'air qui est surtout un appel de croissance. Je m'apprête à y répondre avec je ne sais quelles hormones, mais je crois qu'elles seront actives. Ceci sera un roman de longueur pré-moyenne.

Mr. Capadose et Mrs., qui rejoignent grâce à James le groupe attendrissant des refuseurs actifs et hautains de leur image d'art – Louis XIV refuse le marbre trop lyrique et juvénile que le Bernin fait de sa tête; Diderot est moins chaud pour son portrait par Carle Van Loo que pour celui par Mme Therbouche; Henri Rochefort repousse le don que lui fait Manet de son propre portrait échevelé, granuleux,

intense (il eût été trop laid); Stravinsky blêmit devant le grand et insurpassé dessin de Picasso qui l'assied, doigts croisés, dans le même fauteuil qu'Érik Satie et Manuel de Falla; il est sans doute légendaire que Gertrude Stein trouvait peu ressemblant son portrait par Picasso (encore lui), lequel aurait déclaré qu'elle finirait bien par lui ressembler un jour, ressembler à son portrait, ce qui est une vacherie; le portrait de Staline par Picasso (toujours lui) à la mort du maréchal ne pouvait plus déplaire au sujet lui-même qui avait suffisamment d'affidés sous la main pour s'indigner à sa place de l'attentat, s'indigner au nom d'un mort... Ma liste est probablement non close – les Capadose savent-ils qu'ils sont par leur passage à l'acte, dont il faut laisser à la lectrice la surprise, les plus extraordinaires contre-héros de la vérité qui se puissent imaginer, en dépit du fait que pour

être d'abord « menteur platonique » isolé et tenant de l'art pour l'art du mensonge, le colonel mythomane finit par devenir double et mesquinement utilitaire, usager du *mensonge de confort* comme il y a des médicaments? Que disent les héros, en substance, au peintre? « C'est votre projet qui est mensonge et crapulerie puisqu'il nous perce à jour, quand nous n'avons surtout pas passé semblable commande! La clientèle est reine, désolés, mais vous n'aviez pas à vous permettre... » Or, icônes du vrai de vrai, ils ne le sont pas moins qu'un certain Sylvain, dont je n'ai un peu plus tôt raconté les mensonges qu'à la troisième personne, et qui se trouve bien sûr en filigrane, lui aussi, de ce « je » incipital. La fascination clandestine, qui est aussi une peur, un danger, un vertige – un défi à la transparence moderne comme à la possibilité réelle de contrôle social donc policier, de surveillance absolue

par le harcèlement comme par l'archive téléphonique, photographique, webbienne et de GPS ou caméras même pas cachées mais devenues invisibles par la permanence de leur exhibition même –, cette fascination, dis-je, passe par les contorsions et les faufilements du mensonge en cherchant le moyen d'en annuler, autant que faire se peut, le caractère immoral, ce qui n'est pas une mince affaire.

À en témoigner sincèrement, chaque fois que j'ai été sincère avec moi-même, j'ai été menteur avec un autre. Si Bernardine avait dû me reprendre – ce qui n'eût pas manqué, à supposer qu'elle m'ait lu –, elle aurait corrigé : « Avec *une* autre. » Elle se mêle toujours de ce qui ne la regarde pas. Aussi, pour lui couper l'herbe sous le pied, vais-je reprendre ma phrase de la façon qui suit : Chaque fois que j'ai été sincère avec moi-même comme personne, j'ai dû être menteur et mensonger

avec une autre. Je n'irais pas jusqu'à dire si ces fois ont été nombreuses. Il ne faut pas abuser avec les imprudences.

Le fait d'avoir écrit, depuis 1994, tout ce que j'ai écrit, d'en avoir publié une grosse partie, ne modifie pas, cela étant, mon cher début, puisque le « je » n'est jamais que potentiel, et de toute façon est surtout un « se », objet de construction et d'intentions communes, un personnage, c'est-à-dire aussi peu intime que possible en dépit de la pulsion de la lectrice qui adore me mettre en scène sans fard, moi et surtout personne d'autre, dans les positions les plus scabreuses.

Mais c'est trop retarder la suite de l'incipit, auquel je vais donner le bol d'air d'un saut de page et d'un nouveau chapitre afin qu'il se reproduise avec de suffisantes qualités d'ouverture, de rénovation, et sans guillemets.

II

Je ne sais pas ce qui m'a pris de dire à Bernardine que son livre, justement, puisqu'elle m'en parlait, je venais de me le procurer :

– Je l'ai acheté, vois-tu, pas plus tard qu'hier, et m'apprête à le lire, mais il me faut le calme d'un week-end.

Je répondais, par cette phrase amène et trop prompte (aussitôt dite, je la regrettai) à l'annonce qu'elle venait de me faire de la parution toute fraîche.

– Tu sais quoi?...

Je n'aime pas beaucoup que l'on tente de m'agripper avec cette formule phatique.

Même pas « Comment vas-tu depuis tout ce temps?... » ou « Qu'est-ce que tu as fini par faire de ta vie, de tes jours et de tes ambitions?... » ou « Ça fait tout de même plaisir de se revoir, non? ».

– Tu sais quoi? J'en suis venu à bout. Il m'a donné du fil à retordre, la vache. Tu tombes bien, il faut que j'en parle à quelqu'un. Ça m'aide à m'en débarrasser vraiment pour pouvoir passer à autre chose. Un travail de cette ampleur, normalement, ça devrait faire boum! Des années et des années de travail et de doute. Il y a des choses là-dedans qui n'ont jamais été dites. Tu me connais un peu, ça ne va pas te surprendre. Tu vas bientôt connaître ta chance d'être de mes relations.

Hum hum. Je demeurai impassible en n'en pensant pas moins, gloussant à l'intérieur, je connaissais ma Bernardine comme si je l'avais faite. D'ailleurs, j'y avais à coup

sûr contribué. Ainsi, ce livre était son premier, un pamphlet politique à bifurcations culturelles dont, à l'en croire, on parlait beaucoup, en termes prénatals, depuis beaucoup de mois dans les clubs influents. Les mauvaises langues avaient douté qu'elle le finirait un jour, elles n'avaient plus qu'à s'avouer mal pendues. Avec tout l'enthousiasme et le contentement de soi requis, Bernardine avait insisté lourdement, en mimant de ses mains la pile : le bouquin, le bouquin ! était en librairie depuis quatre jours et je devais bien comprendre l'importance que cet événement représentait pour elle.

– Oui, oui, je l'ai vu, assurai-je, ce qui n'était pas tout à fait vrai.

– Tu l'as vu ? Où ?

– Heu... je ne sais plus... on ne peut pas le rater... une librairie...

– C'est en effet l'endroit.

– Non, c'est pas ça...

Je parlai vaguement de Caractères ou du Comptoir des Mots, certain de ne pas me tromper sur la générosité de leurs rayons.

– En vitrine, j'espère.

– Mais... je crois bien que oui!

– En vitrine ou en pile?

– En rayon.

– Pas mieux que ça.

– Mais non, vitrine, vitrine. Vitrine, évidemment.

Sans savoir qu'elle pouvait, Bernardine, se trouver à l'étal, je n'avais eu, je l'avoue, que l'intention d'inspecter deux ou trois bonnes librairies, à l'image des sus-nommées, comme j'ai coutume de le faire à intervalles réguliers. Mon mensonge, pourtant, me parut véniel, il méritait un autre nom : si j'étais vraiment entré dans une librairie, dans les quatre jours qui pré-

cédaient, je n'aurais pas manqué de l'apercevoir, son livre, vitrine ou pas, de l'acheter sans regarder au prix. La curiosité aurait été trop forte. De plus, maintenant que j'en connaissais l'existence, je n'attendrais pas le lendemain pour me le procurer. En moins de vingt-quatre heures, j'aurais donc redressé, c'est-à-dire annihilé, mon mensonge. Culpabilité? Non. Non. Mon mensonge n'était qu'un vulgaire coup de pouce personnel dans le modelage grossier du temps qui passe, une de ces pichenettes quotidiennes qui ne tirent pas à conséquence et lubrifient les rouages du temps, qui n'est rien d'autre qu'une machine au moteur constructible et par conséquent réparable. Je n'eus qu'un petit regret. Si j'avais dit à Bernardine la vérité toute simple : « Ah? Non, je ne suis pas au courant... ton livre? quel livre? » j'aurais pu ajouter, naturel et mutin : « J'espère bien que tu vas me

l'envoyer. Ne me dis pas que ton éditeur est à ce point regardant! » J'étais, après tout, devenu critique à mes heures dans les colonnes de certains magazines ni plus ni moins honteux que d'autres et Bernardine ne pouvait l'ignorer. Il valait mieux cependant que je n'eusse pas donné semblables verges pour me faire battre et me faire renvoyer ma vanité dans la figure. Quoi qu'il en soit, il était trop tard, et si je n'avais dit rien de tout ça, simplement, c'est que Bernardine, je devais en convenir, me faisait aussi peur que naguère, me mettait instantanément mal à l'aise. Pourquoi pensai-je à de la résine de pin se collant sur les doigts, dont le parfum n'est pas désagréable mais dont il est si difficile de se débarrasser?

Sans précaution excessive, je détournai la conversation. Et elle, que faisait-elle, à part écrire? Pouvais-je marquer un point en la mettant dans l'embarras?

Achévé d'imprimer en janvier 2013
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2304
N° d'édition : 249035
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : février 2013

Imprimé en France



Jacques Jouet
Un dernier mensonge

Cette édition électronique du livre
Un dernier mensonge de JACQUES JOUET
a été réalisée le 18 janvier 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2013
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818017401 - Numéro d'édition : 249035).
Code Sodis : N54519 - ISBN : 9782818017425
Numéro d'édition : 249039.